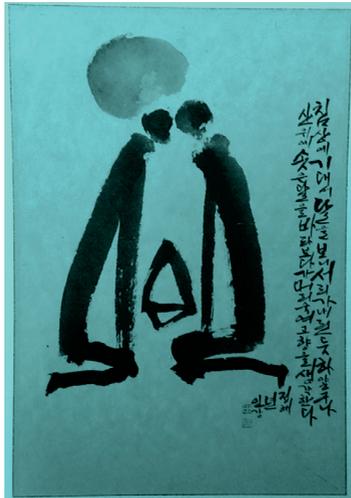


Introduction à l'éthique

YAN PLANTIER



Retranscription de la conférence
du jeudi 22 mars 2018
École des avocats

 Réson'Entre

Yan Plantier est philosophe et psychanalyste, il est intervenu dans les journées d'études en octobre 2017. Il donne des cours à l'UCLY et exerce la psychanalyse en cabinet privé. À la suite de son intervention il a proposé d'intervenir sous forme de matinée de travail pour un public de professionnels. Deux matinées ont eu lieu à l'école des avocats :

- En mars 2018 sur le thème de l'éthique

- En juin 2019 sur le thème de la crise de l'autorité

Ces matinées de travail et ces deux conférences furent l'occasion d'un travail fructueux et d'échanges intéressants. L'association Réson'Entre est heureuse les publier ici et renouvelle ses chaleureux remerciements à Yan Plantier.

Avec l'accord de l'auteur, vous trouvez ci-après la transcription de sa conférence à partir de l'enregistrement réalisé à la maison des avocats.

Il nous a semblé intéressant de partager ses propos sous leur forme initiale qui en préserve le caractère direct et vivant.

Introduction à l'éthique

Il nous faut un temps de travail, et en même temps de discussion et de réflexion commune. Je suis très content d'être là, je ne sais pas trop pourquoi, puisque je ne sais pas encore ce que nous allons vivre ensemble, mais rien que dans l'idée ça me plaît. Il y a quand même une originalité assez extraordinaire, j'allais dire simplement en termes de démarche citoyenne, une originalité au fait de se retrouver là avec des professions différentes, des horizons différents, et le sentiment que cependant, il y a quelque chose d'essentiel à partager, notamment au gré d'une réflexion sur l'éthique, et évidemment cela ne me semble ni anodin, ni circonstanciel.

Je suis convaincu que ce qui fait toute la pertinence, j'allais dire toute la beauté de la démarche d'Anne Sophie et de Bénédicte et de ceux qui les ont rejointes —je devrais dire de celles mais je dis ceux quand même— et dont quelques-uns sont là. Il me semble que ce qui fait la pertinence et la beauté de cette démarche, c'est justement l'éthique comme transversalité par rapport à toutes ces professions. Cela vaut la peine que nous y réfléchissions. Actuellement, l'éthique est pensée comme une sorte d'accompagnement des postures et tout au mieux parle-t-on de la posture éthique.

La posture éthique

C'est bien plus profond qu'une posture éthique ce qui s'est joué là. J'allais dire, la posture n'est éthique qu'en tant qu'elle est irriguée par un foyer bien plus profond. En travaillant avec vous, j'ai vu à quel point, de la part des uns et des autres, il y a bien une éthique qui opère comme une convocation en un lieu et qui permet de travailler ensemble. Il est clair que ce qui vous réunit dans votre travail, contrairement aux apparences, ce n'est pas

d'abord un objet commun —entre autres la place de l'enfant—, mais bien un foyer commun, pour ne pas dire un horizon de provenances commun.

Et je fais très attention à tous ces jeux de métaphores, parce que toutes les métaphores portent avec elles une sorte de halo de sens. Vous allez voir qu'on ne peut bien parler de l'éthique qu'en ne faisant droit qu'à la métaphore, qu'à une pluralité de métaphores, parce que la métaphore ne se dit pas d'une seule façon.

Un des grands lieux philosophiques, c'est quand ARISTOTE nous dit que « *Naître se dit en plusieurs sens* ». Je ne vais pas faire de la métaphysique, en tous cas pas aujourd'hui, mais l'on pourrait dire cela de l'éthique : l'éthique se dit en plusieurs sens. Pas seulement parce qu'elle se décline de plein de façons différentes mais parce qu'elle ne se laisse pas saisir. Elle ne se laisse pas enfermer en je ne sais quelle proposition définitionnelle. L'éthique ne se définit pas. Et ce n'est pas parce qu'elle ne se définit pas qu'elle est du même coup indéterminée et volatile, bien au contraire. C'est ce qu'on va essayer de voir ensemble tout au long, pour commencer, d'une première heure et demie de travail.

J'espère que vous êtes en forme, pas trop fatigués, le froid est stimulant, il y a assez de lumière, on est théoriquement à peu près contents d'être ensemble même si on ne sait pas vraiment encore qui est qui, mais j'allais dire on se dit qu'on a quand même au moins un peu de commun, donc ça vaut le coup d'explorer.

Descendre vers la profondeur

Je sais par où je veux passer, je sais vers quoi je veux aller. Je ne sais pas encore quelle forme ça va prendre, car je crains les présentations trop rigides qui proposent du savoir et de la connaissance, mais bien peu de profondeur. J'aimerais que l'on puisse ensemble descendre vers de la profondeur. Je crois que ce qui manque le plus actuellement, c'est l'effet de profondeur. On

est pris dans une immense complexité de surface, on ne cesse d'enserrer tous les enjeux humains de je ne sais combien de règles, de procédures et de définitions, mais on ne fait que couvrir de la surface. Or, ce qui qualifie l'humain, c'est cet effet de profondeur, et tant que l'on ne descend pas profond, on ne peut pas remonter avec une véritable phosphorescence des foyers les plus intimes.

La lumière, on ne la fait pas à coup de projecteurs, on ne la fait pas en mettant le monde sous néon, on la fait en descendant dans les profondeurs et en remontant avec de véritables phosphorescences humaines.

Là, ça commence à prendre forme, à prendre sens, et c'est seulement quand on est descendu profond qu'on peut monter assez haut. Donc, ce qui m'intéresse aujourd'hui, c'est cet axe de verticalité. Cela semble anodin de dire les choses comme ça, mais cela permet de bien situer l'enjeu. Regardez comment l'éthique envahit actuellement la scène publique, c'est toujours sur le mode de l'éthique appliquée : l'éthique des sciences, l'éthique du droit, la bioéthique bien évidemment, l'éthique de ceci, l'éthique de cela. Si jamais je veux faire des formations en étant sûr qu'il y ait quelqu'un, en tous cas du côté de l'université, je repère je ne sais quel régime, registre de métier et je propose l'éthique de la profession, et je suis sûr qu'il y aura du monde.

Mais quand on pense les choses ainsi, on voit l'éthique principalement comme de la déontologie. J'aimerais vous faire comprendre que l'éthique, c'est bien plus que de la déontologie. Et que c'est au titre de quelque chose de beaucoup plus profond qu'elle peut devenir très intelligemment déontologique. Mais si on en reste à la déontologie, c'est de la surface. Donc, actuellement, on ne cesse de parler d'éthique sur le mode d'une éthique appliquée, mais rares sont les personnes qui font l'effort de mettre un moment de côté les applications directes, les situations d'urgences, les problèmes qui attendent des solutions, de les mettre de côté pour enfin aller vers du fond.

Une introduction à l'éthique fondamentale

Aujourd'hui, je vous propose une introduction à l'éthique fondamentale, alors je suis désolé si dans un premier temps, on n'ira pas sur vos terrains. Je ne perds pas de vue que vous êtes tous des gens de terrain, et c'est ça que je trouve le plus passionnant. Mais justement, si on veut aller ensuite du côté du terrain, mais je ne sais pas si on aura le temps, il faut qu'on y aille, encore une fois, à partir d'un fond sans fond. On barbote, on barbote dans la mare, comme les canards, donc il s'agit bien d'aller vers du fond, d'aller du côté d'une éthique fondamentale.

Dans les faits, je vois bien que dès qu'on parle d'éthique avec des professionnels, pour le coup, ça va un temps, on veut bien concéder une demi-heure d'éthique, mais très vite on a le sentiment qu'on perd du temps par rapport à l'urgence des choses qui sont à traiter, mais c'est peut-être ainsi que les choses se déclinent.

PRÉALABLES

La dimension du temps

L'éthique commence quand justement on accepte, on assume sa dimension temporelle. Le temps, c'est l'étoffe de l'éthique, parce que c'est l'étoffe de l'humain. BERGSON disait : « *le temps c'est l'étoffe de la liberté* ». Et c'est plus encore que l'étoffe de la liberté, c'est l'étoffe de l'être. Un sujet humain n'est pas donné tel quel, il est ce qu'il devient au long d'une histoire qui n'est rien d'autre que la façon dont se densifie et dont se mûrit sa personne.

Le temps c'est la maturation. Il n'y a pas d'éthique sans maturation. Je ne vais faire que décliner cela, c'est le propos le plus important. Or, nous sommes bien confrontés à de l'urgence, mais nous ne pouvons prendre intelligemment mesure des enjeux qui font urgence qu'à partir d'un discernement qui est lui-même ancré dans une véritable maturité.

Il n'y a pas de discernement sans maturité, il n'y a pas d'impertinence et d'intelligence devant l'urgence sans maturité. C'est justement quand on n'est pas dans l'urgence —j'espère qu'aujourd'hui vous n'êtes pas dans l'urgence— qu'on se doit de laisser mûrir ce qui, au moment de l'urgence, deviendra opératoire.

Or, de nouveau, ce ne sont que des préalables. Je suis mal à l'aise actuellement devant une éthique qui ne se présente que comme une éthique du dilemme, une éthique du problème insoluble, qui sollicite de façon très urgente une proposition, pour ne pas dire un positionnement. On ne présente actuellement l'éthique qu'à partir de situations extrêmement problématiques en disant : « alors qu'est-ce qu'il faut faire ? » Mais ceci est la meilleure façon de ne pas faire d'éthique. Et c'est ce qui fait qu'on se situe à ce moment-là, non pas sur le mode d'une traversée intérieure, mais sur le mode de la recherche d'une solution.

Cette solution, on veut l'élargir à travers des procédures et on veut l'encadrer dans des règles, et voilà ce que l'on attend de l'éthique. Qu'elle traite des problèmes en offrant des solutions, qu'elle puisse généraliser sous forme de procédures et encadrer de règles comme si les règles et les procédures allaient générer d'elles-mêmes la solution. En raisonnant ainsi, on évite le discernement, on évite les hésitations, les indécisions, on gagne du temps, on gagne de l'argent et on passe à côté de l'éthique. C'est-à-dire qu'on passe à côté de l'humain. Comment remettre de l'humain ? Tout le monde en parle, mais il est temps qu'on y pense très sérieusement en acceptant dans un premier temps de laisser du temps au temps. Voyons donc maintenant ensemble ce que signifie laisser du temps au temps.

La dimension de la présence

C'était mon premier gros préalable, le deuxième préalable si vous voulez. Je suis long dans les préalables parce que je pense véritablement que c'est une affaire de temps, que si on va

directement taper dans le dur de la chose, eh bien c'est mort, alors que les choses profondes demandent d'être pétries, malaxées, un peu comme de la terre glaise. Cela demande qu'on se familiarise avec la matière que l'on a devant soi. Cela demande que progressivement quelque chose de nos doigts marque la matière de son empreinte mais aussi que la matière nous pénètre, nous parle, qu'elle se mette à sentir à respirer. Alors, seulement, on peut y aller avec intelligence, dextérité, souplesse, et cela prend forme. Il ne s'agit pas de casser un noyau, il s'agit d'épouser la forme qui commence à lever dans la réflexion. Il faut la faire lever, cette forme, donc on prend un petit peu de temps dans les préalables.

Si je devais user d'une analogie, que dirais-je de l'approche de l'éthique ? Il me semble qu'il faudrait aller peut-être du côté de la philosophie de la personne. Je ne dis pas que l'éthique est une personne —quelque chose en moi va un peu de ce côté mais sur un mode poétique. Il y a, je pense, quelque chose —vous le verrez par la suite— d'un mystère de l'éthique que je ne peux pas ne pas lier au mystère de la personne. Il n'empêche que l'éthique n'est pas une personne, sauf à la personnifier, encore une fois, de façon poétique.

Mais si je devais, ce matin, parler avec vous de la personne, vous voyez bien que je ne pourrais certainement pas commencer par vous donner des définitions, ou alors d'entrée de jeu j'ai fermé la scène que je tentais d'ouvrir. Pour parler de la personne justement, il faut ouvrir la scène sur le fond de laquelle elle va pouvoir se produire, évoluer, se dire, se donner, et du coup se prêter à être entendue. On ne connaît quelqu'un que si d'abord on le reconnaît et s'il accepte en confiance de parler de lui.

Si je devais donc parler avec vous de la personne, ce matin —ce que je ne ferai pas mais peut-être qu'on fera ça un jour—, je partirais non pas de la notion mais bien de l'être même de la personne, qui est sa présence. On ne peut bien parler de la personne que si d'abord on part de la présence des êtres. Et l'on ne peut partir de la présence des êtres qu'en se mettant en présence. C'est bien ce que

nous faisons là, et c'est pour ça que je me régale à aller chercher vos regards et à les trouver. Il n'y a de présence que dans les jeux de regards, que dans les vis-à-vis, que dans la relation de visage à visage. Le visage est bien ce que l'on vise dans le vis-à-vis. Ce qui se donne à être visé. Là, on est tout près de l'éthique, et de l'éthique que nous verrons à la toute fin de notre travail. On commence avec le visage, on finira peut-être avec le visage.

Qu'est-ce qu'une présence ? C'est mystérieux, cette affaire. Mystérieux, extraordinaire, parfois effrayant, je vous l'accorde. Qu'est-ce qu'une présence, sinon la personne en chair et en os ? La présence, c'est la personne en présence, soit une sorte de redondance, de tautologie. Or, qu'est-ce qui se joue dans une présence ? Il se joue une sorte d'irradiation qui modifie le champ existentiel des personnes qui rencontrent cette personne. Toute présence est une irradiation qui modifie le champ existentiel des êtres qui la rencontrent. Le propre d'une présence, c'est qu'elle n'est pas seulement, à la façon des élèves, le fait d'être là en levant la main « présent », la présence n'est pas une occupation spatiale, elle est à partir de ce lieu une sorte d'irradiation et de communication vibratoire qui dépasse largement le simple périmètre de l'espace occupé par le corps. Regardez comme déjà vos regards vont jeter loin, vont jeter l'ancre bien plus loin que le simple lieu où ils sont. La présence est une qualité d'être qui affecte la qualité d'être des êtres qui la rencontrent. Une qualité d'être incroyablement singulière, j'allais dire personnelle, mais de nouveau je serais dans la redondance. La présence, c'est une qualité d'être infiniment singulière, une qualité d'être telle qu'elle n'est que celle de cette personne-ci, au point qu'il n'y a qu'avec lui ou avec elle que j'éprouve ce que j'éprouve, et quand je l'éprouve avec d'autres, ce n'est que dans des ressemblances de situations.

La présence d'un être se donne dans son in-substituabilité. Aucun, aucune présence ne peut être substituée à une autre, et si ce matin il y avait d'autres personnes que vous, alors même que je ne vous connais pas, alors je ne le saurais pas, mais maintenant

que j'ai l'expérience, je verrai la différence, c'est très étonnant cela. La présence se donne en elle-même dans un halo de singularité telle qu'elle ne peut pas être mise en savoir, en définition, elle ne peut pas être généralisée. La présence dit ce que LACAN appelait « la pure différence ».

Être affecté par d'autres

Chaque présence porte en elle l'expression d'une pure différence. Une pure différence telle qu'elle vaut en elle-même et par elle-même. Or, cette présence affecte les personnes qui la rencontrent. Du coup, on peut retourner l'approche, on peut dire que la présence, c'est la capacité à être affecté par d'autres présences.

Ce n'est pas que l'expression de soi ou l'affirmation de sa singularité, c'est justement cette étonnante capacité à être affecté par d'autres, ce qu'on appelle actuellement, d'une certaine façon, la vulnérabilité. Sauf que l'on renvoie beaucoup la vulnérabilité du côté d'une faiblesse ou d'une difficulté. J'aimerais qu'on entende ici cet aspect comme une capacité. Nous pouvons être affecté par un autre, et c'est sans doute là le génie même de notre vie. Nous ne sommes pas, comme on dit, des monades, nous ne sommes pas des œufs pleins et fermés, mais nous sommes des êtres en relation.

Et du coup, nous sommes bien au seuil, de nouveau, d'un véritable paradoxe, et j'ai envie de dire d'un véritable mystère, les présences sont insubstituables. Elles disent l'incroyablement singulier de chacun, et en même temps elles ne cessent d'être traversées, formées, concernées par les personnes qui les entourent. Au point qu'il est parfois difficile de savoir ce qui en moi est de moi ou d'un autre, et pourtant, je suis bien qui je suis.

Je vais finir ce petit parcours parce que je pense qu'il est employable pour la suite. Je suis bien qui je suis mais je me plais à faire un tout petit peu de philosophie là, mais c'est une vraie difficulté, cela.

Qui es-tu ?

Parce que si nous disons que chaque être est unique, unique au point qu'il n'est pas généralisable ou substituable à un autre, nous devons reconnaître que du même coup, il ne peut pas être mis en mot. S'il ne peut pas être mis en mot, c'est que nous avons en commun de ne pas pouvoir être mis en commun. Ce qui nous est le plus commun, c'est d'être des personnes, c'est-à-dire des êtres tellement uniques qu'ils ne peuvent pas être mis en commun. Êtes-vous d'accord avec cela ?

Et nous nous rencontrons à partir de là. Ce que je sais de l'autre, c'est qu'il est tellement unique, qu'il est différent de moi et qu'on ne peut pas nous mettre dans un lot commun, sans forcer sacrament sur les bords. Du même coup, si on ne peut pas mettre la personne en mots, si on ne peut pas repérer le commun, comment peut-on dire qui elle est ?

Comment puis-je dire qui je suis ? car je ne puis dire qui je suis qu'avec des mots qui sont nécessairement généraux, qu'avec des mots communs, et ça c'est une grande intrigue de notre vie, on ne cesse de s'y épuiser, comment dire l'unique sans perdre son aspect d'unicité ?

C'est tout l'enjeu de l'amour : comment dire à quelqu'un à quel point je l'aime de façon unique avec des mots qui sont tellement banaux, et du coup ce que l'on en arrive à dire c'est :

- « tu ne sais pas à quel point je t'aime ! »
- « dis-moi à quel point ? »
- mais je ne peux pas te dire à quel point parce que justement ce point-là, ponctualité, est tellement unique, il est tellement le foyer de notre rencontre de ton unicité et de mon unicité que cela ne se met pas en mot ».

Et pourtant, l'autre a besoin qu'on lui dise à quel point on l'aime. Dire à l'autre à quel point on l'aime quand ce n'est pas

dicible, c'est notre quotidien. Comment donc répondre aux questions si simples et pourtant si décisives dans notre vie : « Qui suis je ? » ou « Qui est l'autre ? » ou « Qui es-tu ? »

Si je vous posais la question « Qui êtes-vous ? », croyez-moi, vous seriez vite gêné dans la réponse. Dans un premier temps, vous déclineriez votre statut administratif, sociétal. Ou si je disais : « Oui bon d'accord votre nom, votre prénom, votre état civil très bien, mais réellement, qui êtes-vous ? » Là, ça commencerait à coincer, et ça coincerait d'autant plus que vous vous demanderiez si ce serait bien ajusté que de répondre à la question, et vous auriez envie de me dire : « Mais qui êtes-vous pour me demander qui je suis ? » Et vous auriez raison. Vous ne pourriez tenter de répondre à cette question, qui n'accepte pas de réponse unique et définitive, que dans le cadre d'une relation telle qu'elle autorise un tel partage d'intimité sous le couvert d'être garanti d'un respect, d'une confiance et d'une reconnaissance.

Reconnaissance de l'autre

Tirons de cela un fil essentiel, et nous sommes déjà dans l'éthique, je ne peux connaître quelqu'un qu'à commencer par le reconnaître. Et c'est tellement décisif, c'est le seuil de la relation, le seuil de notre humanité. Les objets, je les connais puis, une fois que je les ai connus, je les reconnais. Je peux dire que c'est mon portable. Les êtres, je les reconnais.

Les êtres humains, je les reconnais, et alors seulement on peut commencer à amorcer une rencontre qui permettra une meilleure connaissance. Mais reconnaître l'autre avant de le connaître, qu'est-ce que c'est sinon d'emblée reconnaître la dimension de son humanité ? Reconnaître qu'il est une personne avant même de savoir qu'il est cette personne, c'est attester de sa dignité avant même d'en savoir plus sur lui, ce n'est pas au terme de la connaissance de quelqu'un qu'on en conclut à sa dignité, c'est bien dans l'aveu, j'allais dire de la dignité de l'autre, que

peut s'opérer quelque chose d'une relation qui rend possible la rencontre et la connaissance.

Je vous rappellerai juste que la Déclaration universelle des droits de l'homme est bien une déclaration. La dignité se déclare, elle ne se prouve pas, elle ne se déduit pas, et si elle se déclare, ce n'est pas par je ne sais quel arbitraire de la volonté, c'est parce qu'elle se déclare comme d'elle-même dans l'infinie valeur d'une présence humaine. Ce ne sont pas les hommes qui déclarent la dignité humaine : elle se déclare en eux et nous l'enregistrons, pourrait-on dire. Mais nous l'enregistrons par un acte d'adhésion et de participation que l'on appelle la reconnaissance. Du coup, je ne pourrais dire qui est quelqu'un ou qui je suis, seulement dans un climat, j'avance encore d'un pas et j'en aurai fini. Or, commencer sous le couvert de ce climat à dire qui je suis, ce n'est rien d'autre que de commencer à raconter sa vie. Je ne peux accéder aux mystères de ma personne unique et singulière que par le détour d'un récit. Le langage, qui permettra de dire qui je suis ou qui est l'autre, ce n'est pas le langage du concept ou de la définition, c'est le langage qui se prête au récit et à la narration.

Ce n'est pas pour rien qu'on redécouvre l'importance de la narrativité. Alors il faut faire attention là aussi, dès qu'on découvre un truc, on veut tout de suite l'exploiter, et actuellement, ça peut conduire à des procédures de mise en récit qui peuvent être complètement absurdes. On parle bien ici de la façon dont un être va commencer à dire quelque chose de lui. Au moment où un être dit quelque chose de lui, il fait récit, mais il ne fait pas récit comme quelqu'un qui décrirait les étapes de sa vie, il fait récit comme quelqu'un qui se met en enquête de lui-même, comme quelqu'un qui, progressivement, commence à comprendre que sa vie est une intrigue qui attend d'être déchiffrée et là, nous commençons véritablement à toucher au génie de ce qui fait la personne humaine.

L'énigme de la personne humaine

La personne humaine ne peut elle-même être déchiffrée qu'en commençant de mettre sa vie en intrigue. Une vie qui se met en intrigue, cela s'appelle une histoire. Il n'y a pas d'histoire sans intrigue, ce qui fait l'histoire, c'est l'intrigue. J'ai en tête que je parle à des psys, et le mot doit être ici entendu de la façon la plus noble. Je parle à des professionnels de l'humain, quand je dis professionnels, je suis désolé, j'entends dans le terme de profession la capacité à professer quelque chose, une conviction. Il n'y a pas de profession sans que l'on professe une conviction, je parle à des gens qui, je l'espère, ont conviction quant à l'humain ; on ne peut rencontrer l'autre qu'à le reconnaître, mais également qu'à se prêter à chercher avec lui ce qui met sa vie en intrigue.

Écouter l'autre, c'est tenter intérieurement, pour commencer, de déchiffrer la façon dont sa vie est une intrigue. Ce qu'on appelle philosophiquement ou métaphysiquement, c'est comme cela qu'il faut comprendre « la destinée d'un être ». La destinée d'un être, ce n'est pas le destin tel qu'il s'impose à nous, ce n'est pas l'éclat d'un être où l'histoire est exceptionnelle, telle que certaine émission de télé, la destinée d'un être, c'est reconnaître que sa vie fait histoire et que cette histoire porte un sens qui attend, ou plus exactement qui réclame que l'on reconnaisse qu'elle a du sens.

Une personne est une histoire qui attend que l'on reconnaisse qu'elle a du sens. Reconnaître l'autre, c'est être certain qu'une histoire qui est la sienne attend d'être déchiffrée pour que soit manifesté le fait que sa vie a du sens. Sa vie a du sens : honnêtement, je suis désolé d'être un peu dur, mais si ce n'est pas votre conviction, alors vous vous êtes trompé de métier, « faites autre chose ! vous ferez des dégâts ! »

Être écouté et interprété pour ouvrir le sens de nos vies

Et là, nous sommes véritablement du côté d'une éthique et d'une éthique du devoir. Nous n'avons pas le droit de travailler au plus près de l'histoire des hommes sans croire qu'il y a dans cette histoire du sens qui peut être non seulement déchiffré, mais relevé des difficultés dans lesquelles ils sont, parce qu'eux sont en perte d'histoire en tant qu'ils sont en perte de sens. Le sociétal les a noyés dans ce qui a étouffé la possibilité d'enquêter sur le sens de leur histoire. Enquêter sur le sens de son histoire, quand on est dans la merde, ce n'est plus le problème. Il faut alors s'en sortir, sauf qu'à force que ce ne soit plus le problème, c'est quelque chose de sa dignité qu'on perd, comment retrouver le fil de l'histoire d'un être ?

Cela demande d'accepter de ne rien savoir sur lui, de ne rien lui apprendre à la façon de je ne sais quel enseignant, mais de se mettre dans une posture d'interprétation. C'est très beau ce terme d'interpréter, si on le prend étymologiquement « se prêter quelque chose de l'un à l'autre ».

Interpréter l'autre, c'est lui prêter notre écoute et notre intelligence quand il ne peut plus lui-même être en lien avec lui-même, pour qu'il commence de se réentendre, de se redéchiffrer, de se reconnaître de nouveau. Cela demande de ne pas en savoir plus que ce qu'il nous donne à entendre, mais de l'entendre avec tellement de profondeur et d'intelligence. Voilà ce que nous pourrions travailler bien plus si nous allions du côté de la personne.

L'ÉTHIQUE EST UN MYSTÈRE

Ce long détour nous conduit vers l'éthique pour dire que, de la même façon, l'éthique me semble un mystère, et j'emploie ici le mot de mystère non pas dans un sens religieux, mais dans un sens métaphysique. Ce qui distingue le mystère du problème

ou de l'énigme, c'est que le problème et l'énigme attendent une solution, et que cette solution étant trouvée, le problème et l'énigme disparaissent. Vous n'allez pas vous casser la tête sur une énigme dont vous avez trouvé la solution, ou alors vraiment c'est que vous avez oublié la solution. En revanche, ce qui définit le mystère, c'est qu'il est dans un tel excès de sens que plus on l'approche, plus il se révèle dans une profondeur qui attend encore d'être mieux approchée. Le mystère est ce dont la richesse est telle qu'on n'a jamais fini de l'approcher.

Je ne peux pas dire mieux de la personne humaine qui peut dire ici : « *j'aime tellement cette personne que du coup, je me suis consacré à la connaître, ça y est j'en ai fait le tour, je passe à quelqu'un d'autre* ». Ce serait quand même l'aveu d'un non-amour. On aime quelqu'un, on le découvre, et plus on le découvre, et plus on se dit qu'on est loin de le connaître, et puis on se dit surtout qu'il est d'une profondeur telle qu'on pense bien pouvoir continuer longtemps cette relation-là.

Enfin ! Une mère qui dirait à ses enfants « je vous connais par cœur, on arrête là », ce serait le signe qu'elle est complètement passée à côté d'eux. Certes, il y en a des mères comme cela, mais ce n'est pas parce qu'il y en a que c'est une bonne chose. Le mystère, c'est vraiment la façon métaphorique, à la façon du ciel. Quand vous regardez le ciel, vous ne regardez pas le ciel, vous vous enfoncez dedans, vous vous enfoncez, il y a quelque chose de l'azur d'un être bien sûr, et on s'y enfonce.

Eh bien l'éthique, à mon sens, doit être abordée seulement de cette façon. On s'enfonce dans le mystère de l'éthique, ce qui ne veut pas dire qu'on s'enfonce dans une nuit obscure, ça veut dire que plus ça va, plus des choses s'éclairent, plus des choses s'affinent, plus elles s'affirment. On n'en a certainement pas fait le tour et pourtant, on ne peut pas en proposer une définition, et l'on ne peut pas le transmettre à l'autre comme un pur savoir.

Voyez comme je galère, je ne peux pas vous donner un enseignement sur ce qu'est l'éthique. Or, c'est important parce que vous savez qu'à l'école on a mis en place l'EMC (Enseignement moral et civique), ce qui est une vraie galère pour les enseignants qui ne voient absolument pas comment aborder cela. C'est intéressant comme proposition qu'il y ait de l'éthique à l'école, sauf que si l'on rapporte cela à un programme, à une matière à enseigner, on ne sait pas quoi faire, on est perdu, et j'ai bien peur qu'on ne fasse pas passer grand-chose. Vous entendez là comment je dois passer de l'enseignement à la métaphore du passage et du relais. L'éthique demande que quelque chose passe. On est bien dans le passage et dans la passe. J'en reste là pour ces préalables, maintenant on espère qu'on a bien travaillé la matière pour qu'elle soit enfin malléable, on essaie d'aller voir ce qu'on peut en dire de mieux.

Distinguer la spécificité de l'éthique

Allons donc maintenant du côté de l'éthique. Je disais tout à l'heure qu'on a tendance à confondre l'éthique et la déontologie. On a tendance à confondre de la même façon l'éthique et la morale, et c'est assez étonnant de voir comme actuellement, on cherche de l'éthique et on se méfie de la morale. À la fois on les confond, et on les distingue bien cependant. On les confond en ce sens qu'on a toujours peur que quelqu'un qui va parler d'éthique nous refille de la morale. Donc en ce sens, c'est confondu, on se méfie de l'aspect moralisateur de celui qui parlera d'éthique et dans le même temps, on distingue assez justement éthique et morale pour dire : « *attention, ce qu'on veut c'est de l'éthique, mais pas de la morale* ».

Mais on les distingue là où il faudrait les articuler, et on les confond là où il faudrait les distinguer. Or, nous allons pour notre part essayer de mieux distinguer les notions d'éthique et de morale et de voir en quoi, à juste titre, elles ne peuvent qu'être articulées pour ne pas perdre leur sens véritable. Donc, non

seulement il faut clarifier la relation entre éthique et morale, mais il faut également clarifier la relation entre morale et déontologie.

Déontologie vient de « *déontos* » le devoir. La déontologie est cette espèce de logique du devoir. Sauf qu'actuellement, la déontologie est une déontologie du devoir qui voudrait presque faire abstraction du devoir pour n'être qu'un comportement produit par des règles et des procédures savamment agencées. Ainsi mal pensée, la déontologie trahit même son origine véritable qui est le devoir.

Étymologiquement les termes de devoir, pardon, de morale et d'éthique se confondent. Durant l'Antiquité, on désigne là ce qui a rapport aux mœurs, et on entend par morale et éthique la réflexion sur ce qui convient dans les mœurs. La catégorie majeure de l'éthique dans l'Antiquité, c'est le convenable. Le convenable étant entendu du même coup à la fois dans sa dimension de coercition sociale, et en même temps, j'allais dire, dans sa souplesse de jugement. C'est très dur de dire par avance ce qui est convenable et ce qui n'est pas convenable, ça ne se laisse pas définir. Regardez, en termes de goût vestimentaire, si je vous disais : « qu'est ce qu'il est convenable de mettre ? », personne ne pourrait répondre. Par contre, d'un coup d'œil, vous voyez bien ce qui est de bon goût ou de mauvais goût, en tout cas selon les usages. C'est bien à l'usage que quelque chose se forme du jugement.

L'éthique, dans l'Antiquité, c'est justement dans un premier temps cette réflexion, cette proposition quant au convenable. Qu'est-ce qu'il convient de vivre pour viser correctement une vie bonne ? Cela paraît très flou, mais dans les faits, ce n'est pas si flou que ça parce qu'on sent tout de suite quand c'est convenable et quand ce n'est pas convenable. Mangez mal à table en certains lieux et vous verrez la sanction des regards, et la désapprobation qui sera presque immédiate. L'enfant sent tout de suite cela et pense en lui-même : « Oh les gros yeux, hop c'est bon j'ai compris, je ne sais pas pourquoi, mais j'ai compris en tout cas ».

Étymologiquement, éthique et morale renvoient au même registre : grec d'un côté, latin de l'autre. Il n'empêche qu'au cours du XX^e siècle, il y a eu véritablement une dissociation sémantique des deux termes. Progressivement, l'usage a dissocié le sens de ces deux termes. Encore au milieu du XX^e siècle, il était de bon ton d'être moraliste. Je vous rappellerai juste que CAMUS aimait à se définir comme un moraliste de la tradition des grands moralistes que furent PASCAL, LA ROCHEFOUCAULD, ou LA FONTAINE. C'est encore très noble d'être un moraliste. Dix ans plus tard, après CAMUS, ça flaire mauvais et ça sent le moralisateur, donc on n'est plus moraliste.

Au cours de la seconde moitié du XX^e siècle, on a distingué éthique et morale par un régime de discours. On rapporte la morale à un régime de discours qui est prescriptif. Tu dois, tu ne dois pas, il faut, il ne faut pas. Et on rapporte l'éthique à un régime de discours qui est réflexif. Très important pour bien comprendre ce qui se joue en ce moment. Donc on voit l'éthique comme une réflexion sur le bien-fondé de ce qui est prescrit du côté de la morale et comme une réflexion critique se permettant d'interroger le bien-fondé de ce qui est prescrit dans l'ordre de la morale. Je crois que ça éclaire des choses : on est en attente de réflexion, mais on se méfie de ce qui serait de l'ordre de la prescription, en tout cas de la prescription morale telle qu'elle viendrait en quelque sorte contraindre l'espace de notre vie privée.

Cette distinction semble fondamentale et je crois qu'effectivement actuellement, du côté de l'université, une chaire d'éthique est d'abord une chaire de réflexion sur la morale et d'interrogation critique. Ceci dit, si l'on en reste là, on risque de passer véritablement à côté de ce qu'est l'éthique, qui n'est pas seulement une posture réflexive mais qui est aussi un véritable mystère, c'est-à-dire un véritable foyer de vie. L'éthique n'est pas qu'une attitude philosophique qui réfléchit conceptuellement, elle est un foyer de vie qui irrigue une manière d'être et qui nous inscrit dans un genre de vie, mais un genre de vie au

sens de SOCRATE, donc pas du tout au sens réprobateur de : « *Cette personne, elle mène un drôle de genre de vie* ». Donc il me semble qu'il faut aller bien plus loin et bien plus profond. En cela un philosophe nous aide à penser les choses avec beaucoup d'intelligence c'est Paul RICŒUR.

Le philosophe Paul RICŒUR

Paul RICŒUR, immense et magnifique philosophe français du XX^e siècle, a eu l'intelligence de vivre très longtemps, ce qui lui a permis d'écrire beaucoup de livres dont les meilleurs juste avant de mourir. S'il était mort à 39 ans comme PASCAL, ça n'aurait pas donné grand-chose, mais comme il est mort à un peu plus de 90 ans, je peux vous dire que les derniers opus qu'il a écrit après 85 ans sont tellement puissants que rares sont ceux qui osent aller s'y confronter et les lire : *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, est l'une des plus grandes sommes d'intelligence sur ces questions. Et j'ai été surpris, en travaillant avec des neuroscientifiques, d'apprendre qu'ils n'osaient pas le lire, tellement c'était compliqué. Alors que je crois que personne n'a proposé une telle somme de réflexions sur la mémoire au cours de l'histoire.

C'est quelqu'un de très sérieux Paul RICŒUR, qui prend beaucoup de temps à constituer des dossiers, à les élaborer, à rencontrer des gens de terrain tout le temps, et quand il commence à parler, c'est avec beaucoup de hauteur d'intelligence et de maturation. Et ça, c'est très parlant, c'est quelqu'un qui ne sort pas un livre tous les mois, mais quand il écrit, il y a quelque chose derrière. Entre autres, la question de la morale qui arrive très vite, elle arrive dans son premier livre, c'est une proposition qui s'appelle *La Philosophie de la volonté* et puis il va enchaîner ensuite *La Symbolique du mal*. Donc très vite, la question éthique la passionne, la question de la liberté, de la volonté qui ne peut que rencontrer la question du mal, la question du mal qui ne peut que rencontrer celle de l'interprétation. Comment interpréter ce que nous appelons le mal ? Comment comprendre les symboles

qui donnent raison du mal sans jamais vraiment donner raison ? Et petit à petit, sur le seuil de ses 75 ans, il arrive enfin à traiter la question de la morale dans un livre difficile intitulé *Soi-même comme un autre*.

Dans *Soi-même comme un autre*, qui est une réflexion sur le sujet, l'identité, la personne, il y a au moins trois études, qu'il appelle sa petite morale, enfin, sa petite éthique. Elle est costaude quand même, elle est musclée, cette petite éthique ! Je reprends juste sous sa houlette quelques aspects, alors, j'allais dire, pour le coup, il n'invente rien. RICŒUR n'est pas un génie qui invente, il est quelqu'un qui met en perspective de la façon la plus lumineuse qui soit. Donc il ne fait que reprendre la matière d'une tradition, mais il l'articule sacrément bien. Et je trouve que son parcours est pédagogiquement intéressant.

RICŒUR nous dit : « on ne doit pas distinguer la morale et l'éthique simplement comme des régimes de discours, on doit les distinguer comme des plans existentiels différents. Entendez bien « comme des plans existentiels différents ». Des plans qui se donnent à rencontrer au long d'une trajectoire de vie et de pensée. Et là, tous les mots que je suis en train de vous dire comptent. Ce sont des plans existentiels différents qui se rencontrent au long d'une trajectoire de vie et de pensée.

L'éthique se donne comme expérience

Je vais le dire de cette façon : « l'éthique est une expérience » On ne dit rien d'intelligent sur l'éthique, on n'en connaît rien si on n'en fait pas l'expérience. Si ça ne vous a pas un jour un peu brûlé dans les tripes et dans les entrailles, vous n'y connaissez rien. L'éthique se donne d'abord comme une expérience. Mais ce n'est pas une expérience qui serait réduite à la ponctualité d'un événement. Ce n'est pas : un jour j'ai fait une expérience éthique, et maintenant je sais ce qu'il en est. Si l'on voulait véritablement entendre ce qu'on appelle ici expérience il faudrait non pas aller

du côté des expériences que l'on fait, mais du côté de la façon dont nous sommes des êtres d'expérience. Quand on dit de quelqu'un : « c'est un homme d'expérience, va le voir, il a de la sagesse, il a de l'expérience ». Cela ne veut pas dire qu'il a fait des expériences, car vous savez bien qu'il ne suffit pas de faire une expérience pour que ça devienne vraiment une expérience.

Autrement dit, il ne suffit pas d'avoir un vécu pour que ça fasse une expérience de vie. C'est toute la difficulté de certains jeunes qui croient qu'en accumulant les vécus, ils auront fait plein d'expériences, or ils voient au bout d'une dizaine d'années que cela n'a constitué aucune étoffe véritable, ça reste complètement effiloché. Ce qui fait une expérience, c'est justement que les fils se tissent entre eux, enfin, il me semble. Or, ils ne peuvent se tisser que dans un travail de relecture et d'appropriation du vécu. Il s'agit bien tout à la fois de vivre et de revenir vers ce qui est vécu pour en déchiffrer le sens. Il n'y a d'expérience que si le vécu fait intrigue de nouveau. S'il n'y a pas d'intrigue dans ce vécu, ce n'est pas une expérience. Et je peux collectionner des vécus sans que jamais ma vie ne se soit construite comme une expérience. L'homme d'expérience est bien celui qui a, en quelque sorte, enfilé les vécus de telle sorte que cela tienne, cela donne quelque chose de solide. Une collection de perles ne fait pas le collier, on est bien d'accord.

L'éthique en ce sens est une expérience qui se mûrit tout au long de la vie. Et il faut penser cette expérience comme une trajectoire, il faut penser cette expérience dans la durée d'une histoire. C'est une expérience maturative et intégrative. Une expérience qui commence de se faire et qui se poursuit. Jusqu'à la mort, vous allez être en cheminement dans cette expérience éthique. Je dis bien jusqu'à la mort, la vôtre et celle de ceux que vous aimez. L'accompagnement, comme on dit, de quelqu'un de mourant est une drôle d'expérience éthique, et cela ne peut que bouleverser et remettre en question ce que l'on tenait pour de l'éthique, et d'un seul coup les lignes bougent, tout comme soi-même devant

la mort. Qu'est-ce que ça vient rejouer de la relation aux autres ?
Qu'est-ce que cela vient rejouer des positionnements ?

Ça, vous voyez, ce serait déjà de l'éthique appliquée, là, il y a quelque chose de tellement fort à trouver que de l'éthique appliquée et ce serait passionnant de travailler sur cela, parce que ça permettrait de revenir du côté des relations humaines en tant que vivant. Ce sont des cas extrêmes qui sont extrêmes de vie, parce que tant qu'on n'est pas mort, on est bien vivant, mais des cas extrêmes de vie qui permettraient de comprendre autrement les choses. Je ne crois pas avoir beaucoup lu sur l'éthique appliquée. Il y a bien tout de même des textes sur les soins palliatifs, mais justement, là aussi c'est peut-être un peu trop déontologique, et puis elle est du côté du soignant. Du côté de la relation familiale par exemple, il se joue de drôles de choses à ce moment-là.

Donc une expérience qui est une véritable trajectoire existentielle maturative et intégrative. J'ai vraiment besoin que vous compreniez ça pour que vous suiviez le schéma qui suit. Un schéma, c'est une façon de présenter les choses de façon statique, alors que ce dont on parle, c'est incroyablement dynamique, donc il faut vraiment que vous le voyiez de façon vraiment très « boostée », comme dans la dynamique de votre vie. RICŒUR nous propose donc de distinguer des plans existentiels tels qu'ils articulent cette expérience unique de l'éthique, cette trajectoire existentielle unique de l'éthique. Donc on parle bien d'une même trajectoire qui se joue et qui se distribue selon des plans différents.

Trajectoire unique à partir de trois plans

Cette trajectoire unique, RICŒUR propose cependant de la penser à partir de trois plans : le plan qu'il appelle ÉTHIQUE, un deuxième plan qu'il appelle le plan MORAL et un troisième plan, dont je ne dis pas le nom pour l'instant

C'est tout cela l'éthique, mais sur ce trajet qui est l'éthique, de façon générale, on doit repérer un moment plus éthique que le reste. Donc, quand nous parlons d'éthique, vous devez avoir une approche large de l'éthique, c'est l'ensemble du trajet et une approche précise, ce plan existentiel ci, en tant qu'il va ouvrir et commander les autres.

- **Plan originaire : l'éthique**

Allons du côté de l'éthique. Le plan premier, le plan originaire, selon RICŒUR c'est donc le plan éthique. Quand je dis le plan, il faut vraiment le voir, encore une fois, à la façon de ce qui s'ouvre de telle sorte que des choses puissent y être écrites, inscrites, distribuées. Un plan, c'est l'ouverture d'une scène et, on pourrait dire, en trois dimensions, c'est l'ouverture d'un espace. Ce plan éthique, nous dit RICŒUR, est le plan premier ORIGINAIRE, le plan le plus profond, et je ne sais pas comment vous allez remonter jusque-là sinon en redescendant. On ne peut remonter vers l'éthique qu'en redescendant profond en soi, remonter profond, redescendre profond en soi, dans l'Antiquité, ça prenait un nom : ça s'appelait l'anamnèse. L'anamnèse, c'est la remontée ou la redescence vers le plus profond de soi. On disait aussi réminiscence, mais on le dit mal quand on dit ça.

Ce plan éthique, il s'organise de façon extrêmement énergétique, tensionnel, c'est très vivant tout ça, c'est le fond de nos tripes et c'est ce qui fait qu'à un moment donné, il va y avoir comme des impulsions de vie qui vont venir motiver des comportements et des façons d'être, c'est de l'énergie à l'état pur, cette affaire. Mais de l'énergie qui se joue en termes de sens. De l'énergie qui se joue en termes de sens, parce que, que vous le vouliez ou non, il y a une sorte de réciprocité entre le sens et l'énergie. Le sens est énergétique et l'énergie est toujours orientée dans une certaine vexion, elle fait sens. Je vais dire, c'est le B-A-BA de la psychanalyse ça, l'énergie et le sens et l'on voit bien que lorsque quelqu'un est en perte de sens, c'est du côté de l'énergie

que ça s'effondre. Ce qui veut bien dire que le sens, c'est plus que de la signification ou de la définition : c'est bien plus profond. Tout ça fait sens, c'est très important. Ce foyer énergétique s'articule autour de deux pôles. Un pôle subjectif et un pôle objectif. Le pôle subjectif, c'est le pôle du désir, le pôle convoqué au plus profond de l'expérience éthique, c'est le désir. Il n'y a pas d'éthique sans mise en œuvre d'un désir, ou sinon ce n'est pas de l'éthique, ça peut être des règles de comportement, ça peut être des convenances de mœurs, mais ce n'est pas de l'éthique. L'éthique se joue dans la rencontre entre un désir et des valeurs. C'est la façon dont une valeur vient polariser, solliciter, enflammer mon désir qui fait qu'il y a là expérience éthique.

La justice, si la justice ne me met pas en désir de justice, on ne peut pas parler d'expérience éthique. Entendez bien que c'est la valeur qui vient drainer le désir, qui le fait monter comme à la surface de l'être pour enfin se déployer. Ce n'est pas le désir qui choisit une valeur, c'est la valeur qui appelle un désir. On ne sait pas décider dans un premier temps pour la justice, mais on s'est retrouvé comme saisi par un enjeu de justice en faveur duquel on s'est alors décidé.

Ne me dites pas que c'est trop idéaliste, je crois que c'est véritablement comme ça que ça se joue. En revanche, qu'ensuite cela se dégrade et que cela se perde par rapport à l'expérience vive, j'en conviens. Mais l'expérience vive, c'est celle d'une valeur qui me saisit au plus profond du désir. C'est le désir polarisé par une valeur, cette valeur suscitant, appelant un désir, cela donne lieu à un idéal de vie. Le plan éthique, c'est le plan qui, progressivement, génère la proposition d'un idéal de vie. Quand je dis « idéal de vie », de grâce, n'entendez pas le souhait d'une vie idéale. Il ne s'agit certainement pas de rêver d'une vie idéale, ça c'est de l'imaginaire. Le plan éthique est un plan incroyablement réaliste. Il est celui qui a, à un moment donné, pensé qu'une vie d'homme demande à être vécue dans l'horizon d'un idéal de vie qui, sans cesse, nous rappelle qu'il n'y a rien d'idéal dans ce que l'on vit. La vie idéale, c'est de l'imaginaire, et l'idéal de vie, si je le dis comme

ça, est de l'ordre du symbolique. Il vient symboliser l'existence, il vient la mettre en mouvement, il nous lance.

Mais cet idéal de vie, en tant qu'idéal de vie, ne peut pas être une définition claire de ce qu'il s'agit de faire. Un idéal de vie, ce n'est pas un programme de vie. Je brûlerais d'envie, si l'on avait le temps et si les circonstances s'y prêtaient, de vous interroger sur votre idéal de vie. Qu'est-ce qui, pour vous, fait idéal de vie ? On y reviendra. Cet idéal de vie, justement, en tant qu'idéal, et non pas en tant que vie idéale, ne peut que pousser à l'agir. Il ne peut que pousser du côté d'une réalisation concrète et pratique. On reconnaît un véritable idéaliste à ce qu'il passe à l'acte. S'il est dans sa tête, ce n'est pas un idéaliste, c'est un rêveur. Il est dans l'imaginaire. Un idéaliste, il est concret, il y va, il met la main dans le cambouis et il voit ce qu'il est possible de faire. Il s'agit bien d'effectuer quelque chose de cet idéal de vie. La trajectoire éthique, c'est la trajectoire d'une effectuation, c'est la trajectoire existentielle, avons-nous dit, d'une mise en agir de ce qui nous a parlé au plus profond. Une mise en agir de ce qui nous a parlé au plus profond.

- **Plan moral**

Si je reprends cela, cette trajectoire éthique, il faut donc bien la comprendre comme la façon dont nous allons progressivement effectuer l'éthique à travers la morale, jusqu'à ce plan pour l'instant non nommé. C'est parce que l'idéal de vie nous conduit vers une réalisation que nous passons du plan éthique au plan moral. Le plan moral, il faut le voir, il faut le penser comme la schématisation pratique de l'idéal de vie. La schématisation pratique de l'idéal de vie.

Vous avez donc un foyer qui progressivement va se schématiser pour pouvoir se réaliser. Cette schématisation va se faire de nouveau par la rencontre ou par l'articulation entre deux pôles : un pôle subjectif et un pôle objectif. Le pôle subjectif, ici, c'est le pôle du devoir, on dit plus justement de l'obligation. Quand je dis obligation, je n'entends pas contrainte. On ne peut être obligé que par soi-même.

Le devoir, le sentiment d'obligation, ce qui fait que justement, je pourrais ne pas le faire, mais que je sens bien qu'il s'agit de le faire en étant finalement seul avec moi-même et ma conscience. Le devoir s'articulant à des principes, à des règles ou à des normes.

Le plan moral, c'est celui qui schématise l'éthique à travers des règles, des principes qui sollicitent en nous le sens du devoir, le sens de l'obligation. Je ne peux pas mettre en œuvre un idéal de vie sans me donner des règles d'action. Tout idéal doit à un moment donné se donner des lignes de conduite. En ce sens, le plan moral, c'est le plan d'une conduite de vie. On a un idéal de vie, puis il y a une conduite de vie. Ce qui fait que nous avons tous nos repères, nos principes, et il nous semble important de nous y tenir. On n'est pas toujours dans cette espèce de bouillonnement du foyer éthique quand il s'agit d'agir, j'allais dire professionnellement, on a sa « guideline » et l'on se tient à quelque chose dans lequel on croit et qui fait sens pour nous, mais qui fait sens à partir d'un foyer vers lequel on n'est pas toujours obligé de remonter. C'est alors que les difficultés commencent.

Ceci dit, ces règles, ces principes et ces normes ne peuvent s'énoncer que sur le mode de la généralité, comme toute règle de droit. Cela ne peut se dire que dans une généralité. Or, la généralité ne tarde pas à rencontrer la particularité même des situations, et la singularité même des personnes. Le mouvement qui consiste à mettre en agir conduit du même coup nécessairement du plan moral au plan de l'effectuation concrète, cela conduit à s'inscrire dans des situations concrètes, ou alors ce ne sont que des mots. Mais ces situations concrètes sont d'une complexité, d'une difficulté, d'une ambiguïté telles qu'elles ne peuvent pas rentrer dans les cadres extrêmement définis du principe car on ne peut, c'est le paradoxe, définir que du général. C'est très étrange, pour le définir, c'est aller au plus près, et la définition est toujours en elle-même générale, or dans sa généralité, elle définit quelque chose qui ne parvient pas à épouser les contours et les débordements de la situation.

C'est bien cela qui fait la difficulté, la complexité, et l'ambiguïté des tentatives de définition. Bien sûr qu'on voudrait mettre de côté l'ambiguïté ou l'ambivalence, ce serait tellement plus facile si à un mot correspondait une signification unique, et si à une situation correspondait une qualification unique, le rêve de la déjection parfaite, le rêve de l'informatique qu'à un code, pardon qu'à un élément, un signe, par la magie d'un code corresponde une seule valeur, et qu'une fois qu'on a le code, tout se décode. Mais la vie humaine ne se décode pas, elle se déchiffre et elle se déchiffre à partir de chiffres qui sont ambigus, ambivalents, équivoques. C'est pourquoi on ne la déchiffre qu'en l'interprétant et non pas en la définissant. On est donc renvoyé à l'ambiguïté de la situation et à l'ambivalence de ses propres positionnements, de ses propres vécus et c'est alors que se propose à nous comme un embranchement.

Deux possibilités : nous sommes ici du côté de la morale, or il s'agit de passer du côté d'un plan bien plus concret, mais nous sommes comme confrontés à un mur. Nous nous prenons en face le mur de la réalité, on ne peut pas le dire autrement. Toute personne qui a un idéal de vie se mange un mur, voilà. Et c'est à cela que se vérifie si c'est un idéaliste ou si c'est un rêveur ! Le rêveur ne se mange jamais de mur, il s'en tire toujours bien, il agit de pirouette en pirouette, mais finalement, c'est complètement éthéré, évanescent.

Là, on se prend véritablement un mur. Partant de là, deux possibilités : soit vous décidez de passer en force et vous considérez que les principes sont les principes, et que c'est aux situations de s'y conformer, et vous basculez dans ce qu'on appelle le moralisme. Autrement dit, vous devenez un intégriste, un intégriste de la morale. Qu'est-ce que l'intégriste sur le plan moral ou religieux, c'est celui qui considère que les principes doivent être intégralement respectés, quoi qu'il en coûte ! Il y a des intégristes du principe, et je vous souhaite de ne pas trop fricoter avec. C'est insupportable, l'intégriste du principe, il est insupportable parce que non seulement c'est invivable, mais il parvient même à vous

mettre en culpabilité de ce qui n'est pas vivable. Ça, c'est très fort : il vous fait culpabiliser de ne pas vivre ce qui n'est pas vivable. On est dans la censure. Je vous rappellerais juste que le principe est très mal nommé en morale. En physique, un principe c'est ce qui est premier, en morale, le principe est toujours second. Il est second par rapport à la valeur à laquelle il se réfère. Ce qui est le premier, ce n'est pas le principe de vie, c'est la valeur telle qu'elle nous a semblé être un réservoir de vie. La valeur est un réservoir de vie, nos ressources de sens, et c'est bien elle qui conduit vers des principes, comme des sortes de canaux, comme des sortes de veines ou d'artères à travers lesquelles ça pourra circuler. Mais pour cela, il faut que quelque chose circule. Le principe est toujours relatif. Absolutiser le principe, c'est le commencement de l'intégriste. Un principe est toujours relatif. Mais là, c'est à vous-même que vous renvoie l'intégriste, il est en chacun, nous sommes tous des intégristes en puissance. J'ai tendance à penser à certains moments qu'on ne revient pas sur un principe : « alors là, c'est un principe sur lequel je ne reviendrai pas ! » C'est effrayant ! Ça nous donne une contenance, ça nous donne l'impression de maîtriser une situation quand elle nous pète à la figure, mais c'est à côté de la plaque. En tout cas, je souhaite que cela le soit, parce que sinon on devient un vrai tyran, un vrai dictateur.

Un principe est toujours relativisable, c'est-à-dire révisable. On peut le revoir, ce qui ne veut pas dire que d'un seul coup, il disparaît, ça veut dire qu'il n'est pas un absolu, à la fin AB-SOLU relatif, ce qui est en relation absolue, ce qui est coupé, ce qui vaut en soit. Le principe ne vaut pas en soi. Donc si je passe en force au nom des principes que fais-je alors ? Eh bien je coupe alors la morale de l'éthique. Bizarrement, en voulant lier la réalité à la morale, j'opère une coupe, un clivage par rapport à l'éthique. Et celui qui veut que la réalité soit conforme à la morale a cessé d'être du côté de l'éthique. C'est un tyran. Et contrairement à ce que vous pensez, les tyrans sont toujours très à l'aise avec la morale, c'est l'éthique qui les ennue. Tout tyran joue la carte de la morale et fait valoir

pour lui la façon d'établir une rectitude dans les mœurs du pays, et tout le monde de convenir qu'avant lui, c'était le bordel et que maintenant, ça file droit, c'est désagréable pour la liberté mais au moins, c'est correct : c'est l'éthique qui a été sacrifiée.

Le moralisme, c'est le sacrifice de l'éthique, et en ce sens, on a bien raison de se méfier des moralisateurs. Ils veulent garder le nerf de la morale, mais ça n'a plus de chair. Allez donc manger un steak qui n'a que du nerf ! Il y a une alternative à cela qui est bien différente et bien plus ennuyeuse pour chacun, c'est d'accepter qu'il y ait de l'épreuve. Le maître mot en éthique, après le désir et la valeur, c'est l'épreuve : il n'y a d'éthique que celle qui consent malgré elle à l'épreuve. Je dis bien malgré elle, parce que personne ne la cherche l'épreuve, sinon ce n'est pas une épreuve. L'épreuve est éprouvante en ce qu'on ferait tout pour ne pas la vivre, mais pourtant on sent bien qu'elle est à traverser. L'épreuve est ce qui attend une traversée là où le problème attend une solution, j'espère que ça, vous l'avez assez entendu ce matin.

L'épreuve est à traverser, or elle est à traverser dans le doute quant au fait qu'on puisse la traverser, sinon ce n'est pas une épreuve. Si vous savez que bientôt elle sera traversée, ce n'est plus une épreuve, ce qui fait épreuve, c'est qu'il est possible pour nous qu'on ne la traverse pas. Consentir à l'épreuve en sachant qu'il est possible qu'on ne la traverse pas, cela demande du courage. Si l'éthique s'appuie sur la vertu de courage, c'est parce qu'elle est elle-même confrontation à l'épreuve. Or cette épreuve c'est, je pense, une des plus redoutables que l'on puisse connaître, parce que ce n'est pas l'épreuve de la situation, c'est l'épreuve de ce en quoi l'on croit. La situation met à l'épreuve ce qui pour nous a fondé notre façon de vivre. Or il n'y a rien de pire dans l'histoire d'un homme que de se mettre à douter de ce qui, jusque-là, a fondé sa vie. Cette épreuve, c'est le moment où le fondement semble se dérober, et l'on n'est plus tout à fait sûr ni de ses principes ni des règles qu'on s'était données en termes de conduite de vie. Mais la situation urge devant nous et elle nous demande de nous situer

au plus vite, au moment même où nous ne sommes plus sûrs de rien et au moment où nous sentons que nous ne sommes plus à même de donner des conseils et de dire ce qu'il faut faire.

Moment redoutable et magnifique de celui qui ne sait plus, parce qu'à ce moment-là, on va pouvoir commencer à écouter. Celui qui a les conseils, c'est celui qui fuit l'épreuve. Dans ce moment-là, tout vacille, c'est un vertige. Le vertige éthique, encore une fois, c'est le pire de tous. Quand on prend le moment du dilemme, c'est le moment du vertige. « Je ne sais plus » et c'est de l'indécidable, et c'est de l'intranchable, et à ce moment-là, je suis reconduit au foyer premier et originaire. Parce que les principes et les règles sont mis en question, il va falloir remonter profond vers ce qui pour moi a fait un jour fondement et source. C'est ça, le véritable moment de l'anamnèse : cette remontée vers les fonds de la mémoire. Ce qui n'est pas seulement un travail du souvenir, c'est une remontée par la mémoire intime vers ce qui pour moi a été assez décisif à un moment donné pour que j'y engage ma vie. Cette remontée-là est comme un second bain, une seconde naissance, et je suis désolé là aussi de la métaphore, mais c'est bien de cela qu'il s'agit. Il s'agit de se tremper une seconde fois en cette nappe profonde qui a irrigué mon être. C'est seulement en acceptant cette remontée que je trouve là une énergie vers, une énergie seconde qui permet de traverser l'épreuve et d'envisager autrement la situation.

Plan de la sagesse pratique

Cette façon de faire nous conduit donc vers le troisième plan. Quel est ce troisième plan auquel on ne peut accéder qu'au terme de ce que l'on vient de décrire ? C'est le plan de la sagesse pratique, soit ce qui était le plus hautement visé par les anciens. La façon dont la sagesse agit, c'est tout à la fois discerner en situation et naviguer en situation. À mon sens, ce qui spécifie le plan de la sagesse pratique, c'est l'accès à deux nouveaux types d'opérations,

mais hautement symboliques, et je ne sais pas comment dire, hautement subtils.

La première opération, c'est l'opération de discernement, ce qu'on appelle le jugement, ce qu'on appelle du côté grec la *phronesis* ou du côté latin la prudence. L'approche prudentielle, cette prudence-là, c'est la façon dont, au long d'une maturité de vie largement éprouvée, j'ai développé une capacité, en situation, à distinguer, à différencier les enjeux, pour y voir plus clair. Cette capacité à discriminer, discerner, discriminer. Là, on n'est pas du côté de la discrimination positive ou négative, on est dans le travail analytique au sens fort du terme. Mais une analyse qui n'est pas rationnelle, seulement une analyse qui est tout en finesse et en intelligence, qui demande véritablement une opération chirurgicale extrêmement pointue, qu'on ne pourrait pas programmer par avance.

La deuxième opération qui s'initie ici, c'est celle de la création, il y a là comme une ingéniosité nouvelle qui surgit. Il y a du génie en éthique, il y a de la création en éthique tout autant que dans le domaine artistique ! Quelqu'un qui trouve le bon mot au bon moment c'est du pur génie. Ah, il y a des médiateurs ici, quand tout s'intrique, quand tout est si compliqué, quand personne ne saurait par où passer, et que si l'on ne vous avait pas fait à l'avance un plan de travail, vous n'auriez jamais su par où passer. Mais dans le moment, en situation, vous trouvez le fil le plus étroit, le plus ténu sur lequel vous parvenez à vous mouvoir comme un funambule, et ça passe. C'est ça, le génie en éthique : trouver une issue dans une situation qui semble en pleine aporie.

Or, cette issue ne se trouve pas comme on calcule une solution. Elle surgit, mais elle ne surgit pas non plus de rien, elle surgit du fond d'une expérience hautement mûrie et éprouvée. Et même d'une expérience qui s'est nourrie d'autres expériences hautement mûries et éprouvées. Il y a de l'expérience qui fait sagesse. Vous entendez bien que c'est un véritable contresens que de vouloir

produire de la sagesse pratique comme une compétence, ce qu'on vise de plus en plus du côté du management, former des compétences au jugement en situations complexes. Comme si ça allait se produire à coup de formations que l'on pourrait cocher et itemiser ! Mais ça ne marche pas comme ça, on ne peut pas aller du côté de la sagesse pratique sans avoir fait toute cette trajectoire. Or, cette trajectoire commence d'abord par le fait que quelque chose en nous ait bougé au plus profond, quelque chose qui soit de l'ordre d'une révélation de la valeur et du sens éthique.

La dignité dont nous parlions au tout début, si elle se déclare juridiquement, c'est parce qu'elle se déclare existentiellement. Et comment se déclare-t-elle existentiellement, sinon par un effet de révélation ? La dignité humaine, vous ne pourrez pas me faire dire le contraire, est de l'ordre d'un révélé à même la personne de l'autre, sans que je ne sache ni pourquoi ni comment ni qui est cet autre. Et si vous n'avez pas fait vous-même cette expérience de la révélation de la dignité infinie de la personne humaine, je ne pourrais jamais vous conduire à la faire à force de démonstration ou d'arguments. Mais il y a des situations privilégiées qui, à un moment donné, vont faire éclater votre noyau narcissique et vous ouvrir à la vérité de ce que vit un autre que vous. Et à la faveur de la vérité de ce qu'il vit l'insupportable de sa situation, l'injuste auquel il est confronté et qui vous met en colère dans une véritable indignation, à l'occasion de cette situation qui vous indigne, vous expérimentez la révélation de la dignité.

On ne peut être indigné qu'en touchant du bout de l'être ce qu'est la dignité. Les situations d'injustice nous indignent et nous révèlent la dignité. Il y aurait presque une pédagogie de l'indignation à trouver. Ce n'est pas en clamant la dignité humaine qu'on la donnera à sentir. C'est en osant, parfois, mettre les petits jeunes en situation d'entendre quelque chose de l'éthique et de l'épreuve de ce que vivent d'autres hommes. Miracle de ce moment où l'enfant s'indigne. C'est une assomption spirituelle, il a entendu quelque chose de la dignité humaine, il accède à

de l'universel qui se dira un jour fraternité. Il s'indigne là parce que le prof a mis une mauvaise note à l'autre et que « c'est pas juste », mais cette indignation de la situation est la façon dont se creuse en lui déjà une intelligence de la fraternité. Magnifique, miraculeux. La sagesse pratique ne se produit pas, mais elle surgit au terme d'un long cheminement. En ce sens, on peut dire qu'elle est la fleur de l'éthique, mais cette fleur telle qu'elle n'est jamais assurée, puisqu'à tout moment elle est remise en jeu. Sauf qu'elle a pour elle, au bout d'un moment, d'avoir tellement traversé cette épreuve qu'elle sait que cette épreuve fait sens. On ne s'épargne plus l'épreuve parce qu'on sait que l'épreuve joue son rôle dans la subtile économie de l'éthique.

L'éthique ne se met pas en économie, pourrait-on dire au sens gestionnaire du terme, mais elle a quelque chose de son économie propre. Je ne dis pas qu'il faut chercher les épreuves, surtout pas, je dis juste que vous ne pourrez pas ne pas en rencontrer. Et vous ne pouvez pas dire : « ça, je l'ai déjà tranché une fois, je sais comment faire », bien sûr qu'il y aura un précédent, il y aura de la jurisprudence, il n'empêche que cela ne pourra pas économiser quelque chose de l'épreuve.

J'arrive bientôt à la fin, mais c'est maintenant que tout commence, parce qu'il faut voir à partir de ce bassin fondamental comment ça s'irrigue, comment ça se met en œuvre. Juste un mot d'une notion tellement décisive à partir de là, c'est la façon dont, dans toute cette économie psychique extrêmement éprouvante et fatigante, nous allons devoir nous appuyer cependant sur des sortes de dispositions intimes. Tout à l'heure, j'ai parlé du courage, le courage est une disposition interne, c'est ce qu'on appelle du côté des anciens une vertu, une vertu.

La vertu, c'est compliqué, mais c'est un état dispositionnel, un état dispositionnel. ARISTOTE nous dit : l'hirondelle ne fait pas le printemps, de la même façon, l'acte courageux ne fait pas le courage. Il n'y a de courage que si un acte courageux se répète,

et que si, dans sa répétition, il transforme le sujet au point de le mettre dans un état tel qu'il sera disposé à produire de nouveaux actes de courage.

C'est ce qui me fait dire de quelqu'un qu'il est courageux, alors même qu'il n'est pas en situation de courage. Le courage est dans l'acte, mais de l'acte, il rejaillit dans le sujet. Et parce qu'il s'installe dans le sujet comme une disposition, il pourra de nouveau motiver des actes. En grec ça se dit *exis*, excellence, état dispositionnel, en latin on parlerait de *virtu*. Vertu, ça renvoie à *vir*, qui signifie la force. Donc en latin, on parlerait de force et on insisterait sur le fait que cette force s'inscrit dans les *habitus*, ce n'est pas des habitudes, mais des *habitus* : vous voyez bien qu'un enfant à qui on apprend, par exemple, la politesse comme on dit, est soutenu alors par un *habitus*, une disposition qui va le rendre plus facilement capable de respect. Je ne dis pas qu'être poli, c'est être respectueux, je dis qu'il y a là comme une préparation qui dispose à.

La vie morale ou la vie éthique est tellement difficile qu'elle a besoin de trouver des nerfs mais aussi une musculature comme on l'a vu tout à l'heure. Ce qu'on appelle en éthique les vertus, c'est cette musculature qui permet de tenir dans cet effort que convoque la vie éthique.

La prudence est une vertu, la sagesse est une vertu, le courage est une vertu, la générosité est une vertu, la modestie est une vertu, et on pourrait décliner de cette façon. J'adorerais demander à chacun de vous quelles sont les vertus de votre profession. Quelles sont les vertus éthiques de l'avocat, par exemple? Bref, nous sommes tous soutenus par l'apprentissage, par l'intériorisation des vertus, à condition qu'elles-mêmes s'inscrivent dans un vécu commun. Cette éthique-là n'est possible que si elle est portée par une communauté. On n'est pas éthique tout seul, l'éthique ne peut jamais être strictement individuelle, même si elle est toujours l'éthique de la personne.



24 rue Omano 69001 Lyon
resonentre3@gmail.com